L'Hôtel de la Lande, au Brassus

Que voilà un gros morceau, avec cet établissement qui constitue l'un des plus anciens logis de la Vallée de Joux.

Des historiques, des documents existent, qui nous permettront de ne pas reprendre en détail et au fil du temps la longue et passionnante histoire de cette auberge dont les siècles ne se comptent plus, presque aussi vieille que le Brassus lui-même. A vous de jongler avec cette matière qui pourra être complétée par qui le voudra, tant le sujet est vaste, et tant aussi les zones d'ombre sont encore nombreuses.

Nous donnerons tout d'abord la parole à notre grand ami Paul-Auguste Golay, autrement dit David des Ordons, l'une des plus fines plumes que la Vallée ait jamais possédés. Mais auparavant, pour se mettre en pince, comme on dit dans le milieu de la musique de cuivre, quelques photos.



Selon l'ouvrage d'où est tirée cette photo : Auguste Reymond, photographe de la Vallée, 1825-1913, par Daniel Aubert, no 18, la plus ancienne photographie d'Auguste Reymond. L'ancien pont de bois franchit le cours d'eau du Brassus au pied de l'arbre de la Liberté planté lors de la chute de l'ancien régime bernois.

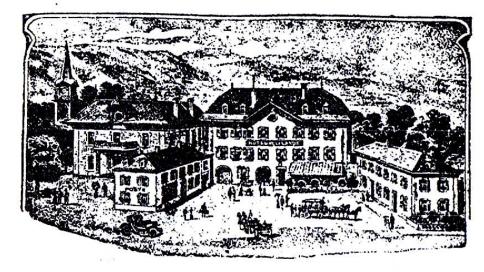


Même ouvrage que dessus, quand le Brassus connaissait lui aussi son marché qui se tenait sur la place de La Lande. L'établissement a été rehaussé d'un étage. C'est vraiment devenu une belle et imposante bâtisse. A gauche le bureau des postes et à droite le magasin de E. Capt Aubert. Il y a là une sacrée ambiance, avec des bonnes dames qui savent s'habiller et qui ne rechignent pas face à la surface du tissu pour se vêtir!



L'ambiance de cette place de la Lande les jours de marché est si formidable que l'on ne peut résister au plaisir de reproduire cette deuxième photo des lieux faite par Auguste Reymond, lui aussi fasciné par les activités de tout ce petit monde. C'était ce qu'on appelle le bon vieux temps!

Notes historiques sur la lande



Nous avons le plaisir de publier ces quelques notes historiques sur la vieille demeure, aujourd'hai disparue, de La Lande, Ces notes sont dues à la plume autorisée de notre collaborateur David des Ordons, dont on connaît l'érudition sur les choses de notre passé.

Dans son Histoire de La Vallée, J.-D. Nicole nous apprend que l'on avait trouvé dans un ancien lit du Brassus des reste de rouages et instruments de rivière qui pouvaient avoir été construits par les moines de l'Abbaye.

Rien, dans l'histoire de la dite Abbaye, ne vient confirmer cette hypothèse. On pourrait aussi bien les attribuer aux moines de St-Claude qui connaissaient la Vallée depuis l'établissement de dom Poncet au Lieu vers l'an 560.

Cette ancienne Abbaye possède un docu ment où le ruisseau du Brassus figure pour la première fois dans l'Histoire. C'est la charte dite de Charlemagne, de l'an 790 environ et le *Bracciolus* y est donné comme limite de la terre de St-Claude (*Benoit*, Hist. de St-Claude). Dans les siècles qui suivent d'autres documents nous font voir, dans cette partie de La Vallée, non pas un désert complet, mais des chaux (pâturages) et des chemins qui indiquent pour le moins une occupation temporaire. Les prés de Pra-Rodet, du Saupernet, le pré de Girard Mermet, le praz Vuillermyn, d'autres encore, (Arch. du Lieu 1489) datent sans doute de cette époque, étant échelonnés sur le chemin que suivaient ces moines pour se rendre au Lieu et à Romainmôtier.

Ces données, quoique obscures, nous permettent cependant d'entrevoir, dans la région du Brassus, une première phase d'occupation qui s'est poursuivie, avec des interrup-

tions, pendant 7 ou 8 siècles.

Après cette période embryonnaire. nous assistons à l'arrivée d'un Français du nom de Jean Herrier qui établit dès 1555 sur le ruisseau du Brassus, des forges, martinets et hauts fourneaux. Cette usine occupait l'emplacement de la laiterie et du bureau des postes actuels. Le chemin qui y aboutissait était celui qui longe le bas de la Côte pour descendre vers chez Benjamin du Campe.

Jean Herrier ne fût sans doute pas satisfait de son établissement car il le revendit quelques années plus tard aux Nobles Varro de Genève, qui après avoir acquis autour de leur usine un assez grand territoire, l'érigèrent en seigneurie dont le pouvoir s'étendit bientôt sur tout le côté oriental de La Vallée. Ils bâtirent dans le même temps (1576) une maison seigneuriale appelée parfois le château. C'est ce bâtiment qui prit plus tard le nom d'Hôtel de La Lande et qui, après quelque 350 ans d'existence vient d'être détruit par le feu.

On a commencé, dit Lucien Reymond, d'en faire un établissement public en donnant la pension et des rations d'eau-de-vie aux ou-

vriers des forges.

Les droits seigneuriaux comportaient entr'autres le droit de basse justice, avec une prison et un carcan « pour tant mieux ran-« ger à leur devoir les ouvriers des forges « et autres délinquants. » On traîte quand même avec plus de ménagements les forgerons qui, de nos jours, battent encore le fer sur ces mêmes rives.

Nous pouvons voir aussi, par l'exemple suivant les entraves qu'apportait l'ancien ordre de choses à la propriété des Seigneurs eux-mêmes.

En 1598, la Commune du Lieu accorde à la Dame du Brassus, veuve de Jean-Baptiste Varro le droit de faire pâturer son bétail sur les possessions que feu son mari avait acquises rière le Brassus « à la réserve que « les autres habitants pourront aussi y mener paître le leur ». (J. D. Nicole 341).

Noble Louis Varro établit un moulin et plus tard un battoir pour la laine. Lui-même résidait à Genève. Ses biens étaient régis par son beau-frère Abram Chabrey, co-scigneur du Brassus.

Ces biens consistaient, outre les usines et la maison seigneuriale en un mas de terres en nature de prés et forêts, limités par l'Orbe, le ruisseau de chez Benjamin du du Campe, les prés de Bière et des Amburnex et du côté du vent le mas de Bursins qui s'avançait alors jusqu'au hameau de Verschez-Meylan. Après différents litiges tant avec les Communes qu'avec le Gouvernement Bernois au sujet de leur habitation et d cla jouissance de leurs droits, Abram Chabrey vendit, en 1684, la seigneurerie du Brassus à LL. EE, de Berne pour le prix de neuf mille florins. En 1687, nos souverains Seigneurs mirent en vente les biens ruraux, divisés par lots qui furent acquis par des particuliers du Chenit.

Jaques Rochat, du Pont, qui exerçait au Brassus les fonctions de commis des péages eut la portion du milieu soit le domaine, la maison qu'il occupait déjà et les montagnes de La Lande dessus et dessous.

il fut le père des Rochat du Brassus et le chef de cette dynastie de La Lande qui, pendant plus de deux siècles hébergea et désaltéra dans son logis de nombreuses générations. Le nom de Lande, qui fut donné à cette époque au domaine qui nous occupe et que nos ancêtres avaient emprunté au vocabulaire bourguignen était appliqué à une bande de terres s'étendant de bas en haut dans le sens transversal de la Vallée.

Ainsi sont encore désignées toute la partie orientale des terres du Bois-d'Amont. Quand la terre était grande c'était une lande, si elle

était petite, c'était une landette.

C'est à ce moment, ou peut-être un peu auparavant que les usines furent reprises par les sieurs Jaquet de Vallorbe. Bien que lors de la vente de leurs biens, les nobles Varro ayent réservé « le droit de tirer mines « de fer de leur montagne », leurs successeurs firent venir d'abord le minerai des Charbonnières. Puis, plutôt que de continuer à payer une exploitation et des transports onéreux ils préférèrent éteindre leurs hauts fourneaux et commencerent, en 1740, à faire venir la fonte du dehors. La concurrence de voisins plus favorisés (Franche Comté, Vallorbe), les hauts prix atteints par le charbon réduisirent peu à peu l'industrie métallurgique à la récupération des vieux fers dont on forgeait des outils aratoires et des clous.

La fonderie du Brassus, la dernière, se ferma en 1827. Elle fut remplacée en 1830 par une scierie qui fut détruite par le feu

en 1909.

Pendant ce temps quelles étaient les destinées de l'ancienne maison seigneuriale? Il est assez malaisé de les suivre au cours du XVIIIme siècle. Les papiers de la Lando étant dispersés ou introuvables. Les archives du village sont avares de renseignements. Quoiqu'il en soit sous le nom de logis de La Lande, elle devint le centre autour duquel vinrent peu à peu se grouper les maisons qui formèrent le village du Brassus.

Le plan Vallotton de 1711 nous fait voir d'abord les hauts fourneaux, au nombre de trois, puis les forges, dont la principale comportait trois roues à eau. La deuxième forge, sur l'emplacement du Café du Pont n'en avait qu'une. Une troisième roue, un peu plus bas actionnait le gros martinet. Le village proprement dit se réduisait à deux maisons, soit celle de Pierre Meylan (télégraphe) et celle des sieurs Jaquet (maison chez Charles-Abel). Puis, en remontant la gorge du ruisseau, la maison qui s'adosse au Rocher et qui servait au logement des ouvriers des usines, puis plus haut le moulin avec sa rebatte.

Le logis de La Lande nous est présenté sous les espèces d'une maison rurale, ne différant pas sensiblement, dans son architecture du genre commun de cette époque, si ce n'est par ses proportions. Il n'y avait pas encore d'étage les deux ailes dénommées pendant longtemps « dépendances » n'existaient pas encore. Seul le couvert de la fontaine

voisine avec le bâtiment. Quels étaient à ses débuts les hôtes de ce Logis? D'abord, sans doute le personnel des usines. Puis' Abram Piguet, préposé au Martinct, et que le bruit de cet instrument avait rendu sourd. Et le meunier Jean-Pierro Aubert, Pierre Meylan, l'un des acquéreurs de l'ancien mas et qui donna son nom à la Meylande. Et les maîtres verriers, David Flurit, Abel et Jaques Faure, David Ingold, Nicolaz le verrier, Anise, Jean Genot, sans compter ceux du pays qui exerçaient la même industrie. la scule vraiment prospère à ce moment et qui venaient des verrières de Pra Rodet, des Grands Plats et de la Thomassette faire leur provision de farino et réparer leurs outils. Puis les Bourguignons aux mains desquels passait peu à peu le commerco des bois de la Vallée jusqu'au moment où ils en furent bannis. Et les charretiers qui amenaient le fer et le charbon des usines par des chemins invraisemblables, comme eclui de la Combe du Moussillon qui passait au vent de chez Tribillet et franchissait l'Orbe au vent du vieux cimetière sur un pont rudimentaire. Et les flotteurs qui au printemps surtout venaient embarquer sur la rivière les billous qui, durant l'hiver, s'étaient entassés sur ses bords. On assistait aussi à cette époque a l'arrivée de nombreux réfugiés pour cause de religion, comme celui qui arriva au Brassus en 1708 avec une jambe cassée et sa femme qui portait dans ses bras un enfant. De même Jaques Baridon qui s'établit comme marchand au Brassus et y mourut en 1700. Et ce mystérieux Monsieur de Beaupré avec ses fils Jean et David qui paraissent bien avoir séjourné assez longtemps au Bas-du-Chenit.

On assistait de temps en temps au retour de quelque soldat du service étranger et l'on venait de loin à la ronde pour écouter ses récits. Le logis de La Lande servait aussi de rendez-vous aux amodieurs et fruitiers des environs qui échangeaient parfois quelques coups de poing avec les indigènes. Les porteurs qui franchissaient le Marchairuz par un simple sentier venaient aussi s'y reposer. L'un d'eux qui avait été suivi par un ours qui était sorti du bois de la Rollaz, s'affaissa devant La Lande, d'une crise de haut mal et en mourut peu après.

Suivant une tradition le fameux Mandrin qui s'intitulait « Capitaine des Contrebandiers et faux sauniers de France » y logea même une nuit avec deux de ses lieutenants, ayant fait une pointe sur nos frontières dans le but

de se procurer des chevaux.

Nous ne savons rien du promier Jaques Rochat si non qu'il était mort quand son fils Abram-Isaac fut tué à la bataille de Fon-

tenoy en 1745.

Même obscurité en ce qui concerne presque tout le cours du 18me siècle. On sait seulement que c'est à La Lande que logeait invariablement le bailli de Romainmôtier lors de ses tournées à La Vallée et qu'en 1865 l'ouverture de la route du Marchairuz nécessita la construction du 1er étage de La Lande ainsi que les deux ailes formant fer à cheval. Vers 1790, La Lande vit les premières manifestations de la musique instrumentale, violens et clarinettes qui, peu à peu, donnèrent naissance au Corps de musique militaire qui fut reçu comme tel à Orbe en 1806.

Lors de l'avénement de la Liberté. La Lande devint le centre du mouvement révolutionnaire, son propriétaire Jaques-David Rochat ayant été nommé président du comité de surveillance le 27 janvier 1798 et les autres membres étant tous des citoyens du Brassus soit: Abel Golay, Louis Rochat,

David-Moïse Golay et David Golay. Ce jourlà, un arbre de la Liberté fut planté dans la cour de La Lande au milieu de l'allégresse de la population. La Légion de confiance formée par sections de 10 hommes fut commandée par le même David Golay du Bas-du-Chenit.

Douze ans plus tard, ce citoyen venait faire ses adieux à J.-D. Rochat, car il partait pour l'Amérique avec ses dix enfants. Une localité ,du nom de Golaybridge, où eut lieu un combat pendant la guerre de sécession rappelle le souvenir de cette famille, dont les descendants sont nombreux aux Etats-Unis.

Le nom de J.-D. Rochat figure dans la 1re fournée des Municipaux du Chenit. Nous ne savons pas la date de sa mort. Nous savons seulement qu'en 1825 ses deux enfants, Jaques-David et Lucien sont encore jeunes et absents du pays. Leurs biens sont gérés par leur cousin le Colonel. Rochat, le même qui fut l'auteur de «Vaudois un nouveau jour se lève». En 1826, lors de la fondation du Cercle des Amis l'auberge de La Lande est tenue par Jean-François Renaud, membre fondateur du dit Cercle et père des Renaud du Brassus. Jaques-David Rochat est reçu en 1833.

En 1837, on construit les nouvelles salles, soit celles que le Cercle a occupées jusqu'à l'incendie. On établit aussi un escalier qui se prend sur le corridor car jusqu'à ce moment on devait passer par la cuisine. J.-F .Renaud doit également fournir, comme par le passé, un local pour un jeu de boules.

Le 1er janvier 1839 le tenancier Renaud est remplacé par Monsieur Perey. Comme témoignage de satisfaction, la Société offre un cadeau à sa fille. Cette demoiselle Percy devint plus tard la femme d'Alphonse Lecoultre chez Nicolaz, directeur de la Musique militaire. Elle est ainsi la grand'mère de notre boursier actuel.

Ce Monsieur Perey présida plus tard à la captation de la source souffrée de la Burtignière et à son aménagement à l'usage des malades et des bien portants. Une pièce de bois, exumée il y a quelques années sur les lieux et qui est maintenant au Musée du Collège scientifique commémore ce fait par cette

inscription: « Perey, fondateur. »

Cette source souffrée acquit une certaine renommée et de nombreux étrangers vinrent s'y abreuver. De ce nombre fut Madame Pelissier, femme du Général de ce nom qui souffrant de la poitrine fit un assez long séjour au Brassus et célébra sa guérison par des couplets qui furent chantés, peu avant son départ, dans le local même du Cercle des Amis. Peut-être quelque famille possède-t-elle encore un vieux cahier où on pourrait les retrouver. Quant à moi, je ne me souviens que du premier:

Adieu Brassus! Montagnes d'Helvétic, Dans vos vallons j'ai trouvé la santé, Ah! je voudrais donner à ma patric Vos mœurs, vos lois et votre liberté! Inspire-moi, douce mélancolie, Mon cœur ne peut s'éloigner de ces lieux Source modeste à qui je dois la vic! Bons habitants, je vous fais mes adieux.

Le 1er janvier 1841, Jaques-David Rochat, quoiqu'horloger reprenait possession de La Lande et en 1855, de concert avec son frère Lucien, il procède à divers changements ainsi qu'à la construction du second étage de l'auberge qui prend alors le titre d'Hôtel.

La Société du Cercle des Amis ne tarda pas à tenir une grande place dans la vie publique du Brassus. Elle est à la tête de presque toutes les initiatives utiles de l'é-

poque.

Pendant longtemps ses banquets du 31 décembre furent très populaires tout en revêtant un caractère de dignité et de patriotisme incontestables. Des têtes particulière-

ment bien douées en prenaient occasion pour nættre en chanson les principaux faits de l'année et mettaient en gaité l'assistance par leurs trouvailles toujours savoureuses.

Parmi ces chansons, celle du « Cercle des Amis », due aux frères Piguet du Crêt des Lecoultre, pourrait peut-être se reconstituer. Je ne me souviens malheureusement que de

quelques vers:

Arrivé dans la salle,
Dans un coin je m'installe
Pour lire les journaux
Tout nouveaux,
Lorsque tout à coup
Survient à pas de loup
Le détenteur soumis

Du Cercle des, du Cercle des, du Cercle des [Amis!

Ainsi nous arrivons doucement à la période actuelle, dont de plus âgés se souviennent mieux que moi. Une dernière transformation fut apportée à l'Hôtel en 1892, entr'autre l'établissement de l'escalier en colimaçon et de la verrière du 1er étage, changement qui fut certainement très heureux.

Et maintenant, La Lande n'est plus qu'un monceau de ruines, le Brassus, privé du bâtiment central autour duquel ses maisons paraissaient se presser voit sa silhouette changée au point que d'un peu loin on le

prendrait pour un autre village.

Souhaitons, en terminant, que bientôt des temps moins durs lui permettront de panser sa plaie par l'érection d'un nouveau bâtiment qui, sans nous faire oublier l'ancien, sera son digne successeur. FAVI 18.10.1134

Dimanche matin, vers une heure et demie, le cri sinistre de "au feu", les appels stridents des cornets d'alarme et les coups espacés du tocsin réveillèrent brusquement la population de la Vallée. Certes, ce branle-bas était motivé, le feu avait éclaté dans les combles de l'Hôtel de La Lande, au Brassus, énorme et vieille bâtisse, dont on sait la situation centrale et dont l'incendie pouvait constituer un grand danger pour le village.

Une véritable rumeur envahit et vint troubler cette nuit paisible d'autonne, une rumeur formée de tous les véhicules à moteurs se rendant en hâte sur le lieu du sinistre. Vingt minutes étaient à peine écoulées depuis l'instant où le feu avait été découvert qu'en compagnie de nombreuses voitures, nous roulons vers le Brassus. Le spectacle est d'une tragique beauté. Une lueur immense, s'irradiant d'une énorme tache incandescente, illumine tout le fond de la Vallée, augmentée encore par les brouillards qui commencent à se lever. Le temps de ranger la voiture au bas du village et nous voilà sur la place de La Lande. Il est deux heures, exactement. Les pompes du Sentier et du Solliat arrivent presque aussitôt, ainsi que celle de l'Orient. Le danger augmente, car tous les combles sont embrasés et les gerbes d'étincelles s'élancent dans la nuit. Toute la population du Brassus est déjà sur les lieux, s'efforçant d'évacuer les étages inférieurs de l'Hôtel ainsi que les immeubles adjacents. Où, et comment le feu s'est-il déclaré est notre première question. A cette interrogation on nous répond : il y avait bal au Casino, nous venions de commencer une danse lorsque l'agent de police du Brassus, M. Guignard, est venu nous dire que "La Lande brûlait". On se représente aisément l'effet que causa cette nouvelle. La salle fut vide en un clin d'oeil, et une autre sorte de danse commença. Ayant pu rejoindre M. Guignard, celui-ci nous explique les faits: "L'Hôtel était vide de tout occupant, le personnel étant au Casino pour faire le service. Seul, M. Pointet, gérant faisait lanavette entre le Casino et la buvette. Ne voulant pas me rendre dans la salle de bal avant 2 heures, terme de la permission accordée pour le bal, je m'installais au corridor de l'Hôtel, au ler étage. Bientôt un bruit étrange vint frapper mon oreille, c'était comme un grignotement. Celui-ci s'accentuant, je descendis à la cuisine voir s'il s'y passait par hasard quelque chose d'insolite. Tout étant en ordre, je remontais. Le bruit s'était accentué, j'ouvris alors la porte du galetas; je fus fixé : toute la partie supérieure était en feu". On conçoit l'émotion de M. Guignard, car l'incendie de La Lande était un fait que l'on osait envisager sans angoisse.

L'alarme fut donc aussitôt répandue, et vu la situation de l'Hôtel, tous les pompiers de la Vallée avertis.

La lutte aussitôt entreprise, fut conduite admirablement. Il est vrai que, pour une fois, il y avait de l'eau en suffisance Il s'agissait de modérer le feu, afin d'empêcher qu'il ne s'attaque aux bâtiments voisins, car on ne pouvait songer à sauver l'Hôtel lui-même; Grâce aux torrents d'eau déversés sur le foyer, au bout de deux heures d'efforts, tout danger d'expansion était écarté. Un fait qui a contribué également à ce que le sinistre ne prenne pas des proportions plus grandes fut l'absence complète de vent. Pas un souffle n'agitait le calme de cette nuit et ne venait activer le brasier. Les flammèches qui montaient verticalement, ne constituaient heureusement pas un danger pour les maisons toutes proches et souvent recouvertes d'ancelles. Nous avons admiré la ténacité des porte-jets aux positions difficiles, tels ceux qui, du haut des grandes échelles, arrosaient le ler étage et surtout celui qui, dans le corridor d'entrée de l'Hôtel, à quelque deux mètres du feu, le combattait pour ainsi dire corps à corps.

Le lendemain, une foule nombreuse vint voir ce qui restait de la maison seigneuriale que fut l'Hôtel de La Lande, et l'on put mieux à la lumière du jour, se rendre compte du travail de la défense. Les deux ailes du bâtiment, dont on connaît la formation en fer à cheval n'avaient aucun mal. La façade de l'hôtel se dressait, squelettique, son enseigne à moitié abîmée, et cachant un monceau de décombres. La salle à boire et la cuisine, quasiment noyées, n'ont pas subi les atteintes du feu. Des fleurs s'épanouissent encore à une fenêtre du ler étage. Telles deux grêles colonnades, des cheminées sont encore debout.

Mais quel vide au milieu du village. La Lande en était comme le château. On avait pour elle le respect que l'on porte aux choses anciennes. "Le Brassus sans La Lande n'est plus le Brassus" peut-on'entendre dans la foule. Et déjà, de vagues projets s'ébauchent dans l'esprit des habitants. On suppute ce que pourra coûter une reconstruction, tout en parlant avec un brin d'émotion de l'immeuble défunt.

C'est en 1925 que l'Hôtel fut acquis par un Français, M. Léonc Juge, homme de lettres. Les bâtiments qui firent l'objet de la vente étaient constitués par le corps principal et l'aile droite.

Depuis son acquisition par M. Juge, l'Hôtel passa dans des mains diverses. Il était actuellement propriété d'une société immobilière : "La Lande S.A." et exploité par un gérant.

L'enquête sur les causes du sinistre a été commencée dimanche matin, avec le concours de la police de sûreté. Il y a de fortes présomptions pour croire que le feu est dû à la malveil-lance. Mais de là à désigner un coupable, la distance est grande.

Espérons toutefois que l'on y arrivera.

Tiré de la Feuille d'Avis du District de la Vallée du jeudi 4 octobre 1934





L'incendie eut lieu le 23 septembre 1934

Inauguration de l'Hôtel de La Lande, au Brassus, le 12 juin 1937

Nous avons sous les yeux les notes historiques relatives au domaine de la Lande parues dans les colonnes de ce journal le 18 octobre 1934. Le regretté David des Ordons les avait signées. Nous ne reviendrons pas sur un sujet que mieux que quiconque P.-A. Golay connaissait dans ses plus infimes détails. Qu'il nous soit cependant permis, en ce jour de fête, d'adresser un souvenir à celui qu'intéressa le passé comme l'évolution de son coin natal et dont la plume, alerte et souvent malicieuse, en a rappelé les anciennes traditions.

Chacun a présent encore à la mémoire la nuit terrible du 30 septembre 1934. La Lande était en feu. Ce fut la consternation générale car, pour qui connaissait la structure de ce bâtiment vieux de plusieurs siècles et la proximité d'habitations vulnérables, une catastrophe était à craindre. Par chance extraordinaire (le vocable miracle à notre avis ne serait pas déplacé), aucune brise, même légère, ne vint activer le foyer. Le péril fut conjuré grâce au sangfroid de la population tout entière, comme à l'admirable discipline des corps de pompiers présents.

Devant la plaie béante qui enlaidissait son visage, sous les derniers tourbillons d'une acre fumée montant dans un ciel d'automne, Le Brassus s'est recueilli. Bien des larmes furtivement essuyées par les plus de quarante, ont consacré l'amertume ressentie dans ces heures douloureuses. Les réminiscences de 20 générations ne sombrent pas dans un gouffre insondable sans qu'au fond de soimême, une morsure vous rappelle au respect des choses disparues. De la vieille demeure, dont la coiffe de feu indiquait l'heure dernière, nous avons senti passer dans un souffle brûlant le flot de souvenirs qu'en des centaines d'années la Lande avait accumulé. Réduite à un monceau de ruines fumantes, ses grandes cheminées levées au ciel comme des bras désespérés, elle semblait prendre à témoin les siècles de sa déchéance. Puissent les jeunes générations comprendre tout ce que renferme l'âme des pierres, de ces murs pantelants qui, par mille blessures, ont laissé s'échapper l'histoire de notre cher Brassus.

La loi du monde exige qu'à la mort soit opposé la vie. Pourrions-nous, désormais, par habitude ou par simple désintéressement, nous accommoder de ce nouvel état de choses ou bien un hôtel moderne ne succéderait-il pas à l'immeuble défunt, redonnant à la place centrale de notre localité son aspect primitif? Telles étaient, à cette époque, les pensées de chacun, hautement exprimées. Mais de la coupe aux lèvres...

Le spectre d'une population jetée hors de chez elle par le feu fit naître chez tous pendant quelques heures un sentiment de commisération. Il n'est pas un citoyen qui n'ait frémi, en suivant les progrès de l'incendie, à la pensée de ce qui aurait pu arriver. Mais, plus tard, alors que les intérêts particuliers (excusables parce que profondément humains) commençaient leur travail de sape, on oublia bien vite les principes généreux que font éclore le malheur d'autrui. Nous nous défendrons de jeter la pierre à qui que ce soit. Chacun a le devoir de veiller à la

prospérité de ses propres affaires. Mais le soleil luit pour tous, grands et petits. Nous avions droit à notre faible part et nous l'avons revendiquée. En dépit de difficultés sans cesse renouvelées, notre Conseil administratif et spécialement son Bureau, lutta de toutes ses forces, confiant dans son bon droit. Il trouva dans les Autorités Fédérales comme au sein du Conseil d'Etat, un sens de réalités tel que les multiples objections présentées contre la construction de la Lande se volatilisèrent comme un mauvais parfum. Grâce à la juste appréciation des faits par l'Exécutif vaudois qui, en l'occurrence, fit preuve d'une impartialité absolue, le pot de terre a eu raison du pot de fer. Aussi est-ce avec un sentiment de reconnaissance infinie que notre population accueille en ce jour les représentants de nos Autorités.

Un soleil radieux préside à l'inauguration du nouvel immeuble dont la façade décorée avec goût, resplendit. Sur le faite, flotte un grand drapeau fédéral, unissant l'écarlate au vert tendre des bois fraîchement feuillés. Par groupes, les invités officiels sont conduits dès leur arrivée à l'intérieur du bâtiment, où les architectes, MM. Fallet et Vautier, se prêtent avec leur amabilité coutumière à toutes les interviews. Parmi tant de jolies salles, nous notons celle qui est réservée au Cercle des Amis, société plus que centenaire, à laquelle nous souhaitons : développement et prospérité. Apéritif, puis déjeuner, excellemment servi par une personnel bien stylé, sous l'œil de maître du nouveau tenancier, M. Jetzer. A la table d'honneur ont pris place M. le Conseiller d'Etat Bujard, MM. Golay, préfet du district de la Vallée, Rochat-Golay, Meylan, Gallay, Dépraz, députés au Grand Conseil Vaudois, Meylan, syndic de la Commune du Chenit et la Municipalité in corpore. Platzhoff-Lejeune, pasteur, les membres du Bureau du Conseil administratif du Brassus, MM. Fallet, Vautier, Bianchi, architectes. P.-Edw. Piguet, Edm. Meylan-Aguet, D. Rochat, ancien propriétaire du domaine de La Lande. Au dessert, M. W. Dépraz, député, qui fonctionnera par la suite comme major de table, salue la présence de M. le Conseiller d'Etat Bujard, puis exprime le regret de ne pas voir parmi nous M. le Conseiller d'Etat Porchet, retenu à Lausanne par un deuil cruel. M. Dépraz souhaite la bienvenue à tous les invités et donne la parole au dévoué président du Conseil administratif, M. Rochat-Meyer. Dans un rétrospectif clair et précis, l'orateur fait un tableau des luttes entreprises contre le chômage, conséquence de la crise, qui a décimé notre population. Pour comble de malheur, l'incendie de la Lande vient affaiblir encore une situation compromise en privant le Brassus d'un apport touristique nécessaire à la bonne marche de sa vie quotidienne. M. Rochat donne ensuite connaissance des démarches entreprises pour la réédification de l'Hôtel sinistré, des difficultés heureusement surmontées jusqu'au jour, soit le 23 juillet 1936, où la première pierre du nouveau immeuble fut posée. L'orateur remercie M. Bujard de son bienveillant appui, ainsi que les services fédéraux, cantonaux, communaux, dont l'évidente bonne volonté fut une encouragement précieux pour le Conseil administratif. Compliments à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué d'une manière quelconque à la reconstruction de l'Hôtel. M. Rochat termine en faisant appel à l'union qui fait la force.

M. le Conseiller d'Etat Bujard aime à relater les vieux souvenirs. Enfant, la vieille demeure de La Lande lui était déjà connue. Aussi est-ce avec un chagrin compréhensible qu'il apprit le coup du sort frappant notre localité, se rendant parfaitement compte que Le Brassus sans La Lande, ce n'était plus le Brassus. Aussi une remise en état des lieux devenait-elle nécessaire. M. Bujard ne cache pas les difficultés qu'il eut, à faire prévaloir son affirmation. Il félicite les architectes d'avoir respecté le style sobre de l'ancien bâtiment, ce qui permet au Brassus de retrouver son aspect coutumier. L'orateur remercie le Conseil administratif, la population tout entière de son bel esprit, de sa discipline dans les bons, comme dans les mauvais jours, admire son courage, qui est un exemple pour tous. M. Bujard conclut au souvenir durable que lui laissera cette journée du 12 juin.

. . .

Le soir, l'Hôtel de La Lande, illuminé par les feux d'un projecteur, vit une affluence nombreuse se presser dans ses salles. On dansa tard dans la nuit mais là s'arrête notre chronique, consacrant la renaissance du village du Brassus.

Le 13 juin 1937 A.A.

FAVJ du 17 juin 1937



Quelques vingt ans après la reconstruction. L'Hôtel garde belle allure.

LE BRASSUS

VALLÉE DE JOUX - SUISSE

tout le charme du Jura

DURANT TOUTE L'ANNÉE



Direction: M^{me} Micheline Schmid LE BRASSUS CH-1348 SUISSE Téléphone (021) 85 55 63 - 85 60 49 - Télex 25 511















HÔTEL DE LA LANDE

Hôtel officiel du Brassus go, ils, chambres avec douches et WC, Vrangements spéciaux pour familles Arrangements spéciaux pour familles s'alles pour banques et séminaires, avec équipement cinéma, 330 places s'alle de conférence pour congrès et séminaires, avec équipement cinéma, 330 places

offizielle Hotel von Le Brassus

o Betten Jesonder Familienverginstigungen Säle für Bankeite und Seminarien, 40-259 Plätze Konferenzaal für Kongresse und Seminarien, mit Filmprojektionseinrichtung,

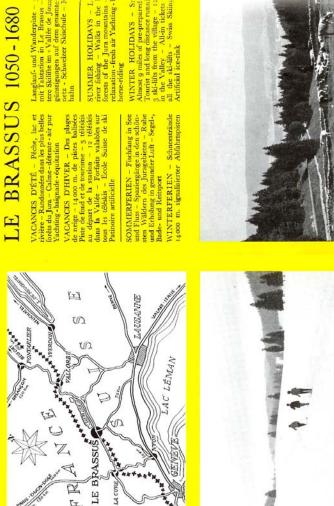
fficial hotel of Le Brassus

beds ecial arrangements for family groups requeting and seminary halls scating 40 to 250 inference halls for congresses and seminars, with cinc-equipment, and seating 330



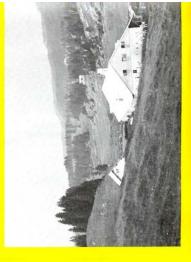






SUMMER HOLIDAYS - I river fishing - Walks in the forests of the Jura mountains relaxation - fresh air Yachting-horse-riding

WINTER HOLIDAYS -





HÔTEL DELA LANDE *** �

HÔTEL DELA LANDE *** ◆

CH-1348 Le Brassus

Vallée de Joux - Région du Léman

Vallée de Joux - Région du Léman (Suisse)

Altitude 1050 m. - 1679 m.

CH-1348 Le Brassus

, d'époque, restaurée - Raffinement du détai

Altitude 1050 m. - 1679 m.









Photos: J.-P. Maoder, Lausanne, Réalisation et impression: Imprimerie Dupuis SA, Le Brassu



ouvert toute l'année Direction:
M. et Mme SCHMID
Tél. (021) 845 44 41
Télex 459 414

